

## (r)Eveillons-nous !

« Ca sent la marée calme dans les amphis troublés »

Une mobilisation se construit en ce moment dans les universités françaises. La *Loi relative aux libertés et responsabilités des universités* (dite LRU) est le point d'attaque, mais une remise en question de la politique qui a conduit à cette réforme se profile parfois. Je m'en réjouis, bien qu'un peu sceptique en vérité sur ce qui se prépare, et parfois frustré à la sortie de certaines réunions et assemblées générales auxquelles j'ai assisté à Paris 8.

- Sceptique parce que j'ai l'impression que nous participons dans le fond à ce que nous critiquons, sans toujours nous en apercevoir. Trop souvent, nous ne faisons que diaboliser nos gouvernants et leur politique pour expliquer les problèmes que nous rencontrons. La cristallisation contre Sarkozy d'une part lui accorde peut-être plus de pouvoir qu'il n'en a réellement, d'autre part participe indirectement à sa politique (on se positionne contre Sarkozy au lieu de chercher ou de participer à des alternatives). Je ne crois pas au « grand soir », seule une remise en question de notre quotidien permettra de changer en profondeur notre société, si toutefois nous le voulons réellement. Je ne souhaite pas que cette mobilisation soit une pseudo-critique de notre mode de vie, de la même façon que le Grenelle de l'environnement (une « révolution verte » d'après Sarkozy) était de la pseudo-écologie politique<sup>1</sup>. Est-il possible de critiquer les conséquences de l'ultra-libéralisme sur l'université d'un côté et d'acheter des produits de hard discount de l'autre ?

- Frustré parce que je trouve que certains *réflexes* militants (y compris chez les non syndiqués) inhibent un côté plus fantaisiste et créatif que pourraient prendre la mobilisation. J'ai eu parfois l'impression d'être face à des gestionnaires prévoyant l'organisation d'une mobilisation, où d'ailleurs les participants ne s'écoutaient pas toujours les uns les autres. Cela dans un contexte où l'on reproche aux politiciens d'être des gestionnaires qui ne soient pas à l'écoute du peuple.

Loin de penser que les questions d'organisation ne se posent pas, je suis consterné par l'absence de discussions de fond. Comme durant la mobilisation contre le CPE, dans le feu de l'action, ces discussions sont remises à *plus tard* (ici, pendant la grève à venir). Ne sont-elles pas pourtant un préalable aux actions, car participant à leur élaboration ? J'ai l'impression qu'au lieu d'avoir ces discussions, nous (nous) fuyons dans un pragmatisme aveugle, parfois dans l'inertie des mobilisations naissantes<sup>2</sup>. Résister à l'idéologie ambiante de la manière dont nous l'avons fait pendant le CPE est une forme de masochisme : on ne fait que s'indigner contre quelques réformes, et en pratique, au mieux, on freine une tendance. Ne serait-il pas plutôt possible de renverser cette tendance ? D'ailleurs, comment en sommes-nous arrivés à une telle situation ? Pourquoi est-ce que la majorité des étudiants n'est pas sensible à la politique ? Pourquoi est-ce que l'Université n'est plus un lieu de vie ? Comment nous rendre dignes d'un éventuel mouvement à venir ? Comment résister au quotidien, en dehors des mobilisations ?

Aux réunions auxquelles j'ai assisté, exception faite de quelques sujets qui font consensus (nécessité d'une grève et d'être présents massivement dans la rue, et ainsi de créer un rapport de force avec le gouvernement), je n'ai pas eu l'impression qu'il y ait une identité collective positive. Ce qui nous réunissait était notre opposition aux réformes actuelles, et je n'ai pas entendu parler d'alternatives (hormis peut-être parfois d'une « université autogérée », termes qui restent très vague). Comment faire pour que la mobilisation à venir ne soit pas aux personnes « *politisées* »<sup>3</sup> ce que le match de football est au peuple, à

---

<sup>1</sup> Voir l'article de Paul Ariès, *Le Munich de l'écologie*, <http://contre-grenelle.info/munich-ecologie.htm>

<sup>2</sup> A ce sujet, la palme d'or à Paris 8 revient sans doute à l'Unef, qui a osé proposer dans une assemblée générale d'adopter la plateforme de revendications d'une autre université plutôt que d'en écrire une nous-mêmes.

savoir un instant de forte décharge émotionnelle pour permettre un retour à la normale, à l'instar des « Deux minutes de la haine » dans 1984 de Georges Orwell ?

Sans nous réfugier et nous cacher derrière une énième idéologie, je crois que cette identité collective positive est à créer. Sans cela, nous serions comme des enfants en bas âge qui auraient découvert le sens du mot « NON ! » et le répéteraient sans cesse. Des enfants indociles d'une société peuvent peut-être perturber cette société un temps, mais pas la transformer comme le feraient des adultes autonomes.

« Des portes de secours sont ouvertes là-bas. Il suffit de pousser un peu plus, rien qu'un geste... »

Je rêve de mobilisations où nous ne contenterions pas de descendre dans la rue pour aller de République à Nation, où nous ne répéterions pas bêtement des « *slogans* »<sup>4</sup> que l'Unef, l'UEC ou tout autre syndicat auraient élaboré pour les journaux télévisés. Cette pratique actuelle de la manifestation est bien souvent en complète adéquation avec le système, car au fond, elle n'engage à rien. Quand je repense à la mobilisation contre le CPE, je vois les manifestations comme des rassemblements de consommateurs mécontents de la politique actuelle, où la protestation (qui peut se faire dans la joie, par exemple au blocage de la Gare du Nord) l'espace d'un instant *permet* de continuer à consommer -pour ceux qui le peuvent- le reste du temps. Bien entendu, ces insuffisances n'excluent pas la naissance d'une conscience politique ou des rencontres inattendues à certains moments.

Même si les plus grandes manifestations permettent de créer un rapport de force avec le gouvernement (en y cassant ou en brûlant des voitures par exemple, en paralysant les transports en commun, en bloquant l'économie), elles ne font que répondre à la violence de la société (société dont le gouvernement fait partie), sans forcément s'en extraire. Pourquoi les manifestations ne sont-elles pas de grandes fêtes, où des concerts se donneraient par exemple sur le périphérique ou sur le boulevard circulaire de la Défense ? Pourquoi des milliers d'étudiants ne se rassemblent pas pour se débarrasser de leurs téléphones portables, et rejeter ainsi en acte un mode de vie : refuser d'être joignable partout et tout le temps, refuser d'être le cobaye de multinationales peu scrupuleuses<sup>5</sup> ? Ne sommes-nous pas attirés et liés viscéralement au confort de notre société, sommes-nous conscients des conséquences de ce confort ?

S'il faut qu'un rapport de force s'établisse pour que les choses évoluent dans le bon sens, je doute que la violence aide à cela. Dans une société où tous les pouvoirs (législatif, économique, culturel...) se concentrent au sein d'une élite, je crois davantage qu'il faille *tourner en dérision* les pouvoirs collectivement que se heurter à eux. Donc, plutôt devenir nous-mêmes souverains de notre présent et de notre avenir, un peu comme l'enfant devient adulte et obéit à ses propres lois. Cicéron disait d'ailleurs que « nous avons sucé l'erreur avec le lait de nos nourrices »<sup>6</sup>.

Je suis par exemple convaincu de la nécessité de la réappropriation de l'espace public. A nous de développer des alternatives (faire de l'université un lieu de vie, privilégier les médias indépendants -comme la station de radio Fréquence Paris Plurielle- etc.), mais avant cela, pour avoir quelque chose de nouveau à dire, il faudrait que nous sachions ce que nous voulons. Le savons-nous vraiment, au fond, et prenons-nous le temps d'y réfléchir ? Le premier enjeu de cette mobilisation est donc, à mon avis, de nous éveiller à nos désirs, et pour cela de nous réveiller de nos réflexes.

---

<sup>3</sup> C'est le mot qu'emploient les militants (syndiqués ou non) pour désigner ceux que l'on voit aux assemblées générales et/ou aux tables de discussions lors des mobilisations dans les universités ; ce mot suppose implicitement que la politique dans l'université est réductible à la participation aux mobilisations ou aux conseils de l'université.

<sup>4</sup> Ce terme était celui qu'employaient les étudiants durant la mobilisation contre le CPE. Le vocabulaire des publicitaires, économistes et politiciens est repris par les étudiants, y compris dans leur critique de ce que font ces derniers. En assemblée générale, on entend souvent parler de « *masse* », de « *massification du mouvement* », d'« *action* » (par opposition à la réflexion), ou encore d'agir « *ensemble* » (reprise du slogan des affiches de campagne de notre actuel président).

<sup>5</sup> Voir à ce sujet le documentaire « Téléphonie mobile, sommes-nous tous des cobayes ? » de Joaquina Ferreira, 2003.

<sup>6</sup> Cicéron, *Tusculanes*, III, 1